

Vous n'avez pas idée de ce que l'on fait de musique de chambre à Berlin et jusqu'à quel point on cultive la musique d'orchestre : négociants, ingénieurs, industriels, tout le monde connaît la musique et s'en occupe aux heures de loisir. C'est le pays de la musique symphonique à grand orchestre ou en quatuor, quintette ou septuor. Mais on ne sort pas ou que très peu des classiques anciens et modernes : Beethoven et Mozart sont constamment sur l'affiche ; puis viennent Wagner, Raff, et d'autres *deutsche klassiker, nach klassiker*. Pardon pour mon allemand et mes appréciations en matière de musique ; vous savez que mes connaissances musicales se limitent à ce que j'ai pu apprendre en qualité de baryton dans la société Sainte-Cécile à Québec.

Je suis allé à un concert, l'autre soir, dans la *Concert-Haus*, Leipziger Strasse, 48. Je vous en adresse le programme ; vous jugerez de ce que j'ai entendu pour douze sous.

Il y avait 70 exécutants dans l'orchestre. Durant la première partie du concert (I Theil), on a joué *Béatrice*, une première (*neu*) ; symphonie de Em. Bernard ; un rigodon en si bémol, de Raff ; *Siegfried*, idylle de Wagner.

La deuxième partie du concert se composait tout simplement de la *Symphonie Pastorale* no 6 de Beethoven dont voici l'analyse et en allemand et en français :

[a] *Erwachen heiterer empfindungen bei der ankunft auf dem laude*. (Réveil de sentiments joyeux en arrivant au pays.) Le mouvement est *allegro ma non troppo*.

[b] *Szene am bach* (Scène au ruisseau), *andante molto mosso*.

[c] *Lustiges Zusammenszin der Landleute* (plaisir des paysans de se retrouver ensemble), *allegro*, cela va sans dire.

[d] *Gewitter und sturm* (le tonnerre et la tempête), *allegro*.

[e] *Hirtengesang. Frohe und dankbare gefuhle nach dem sturm* (chanson de berger joyeux sentiments et gaité après la tempête), *allegro*.

La troisième partie consistait en une ouverture, *Im Fruhlung* (au printemps) de G. Viorling ; une sérénade en quatre mouvements pour instruments à cordes, de Volkmann ; et une marche de l'opéra *Tannhauser*, de Wagner ; cette marche est superbe, du moins jouée comme elle l'était par pareil orchestre.

J'ai assisté à un autre concert donné le 18 octobre à la *Saal der Sing-Akademie*. (Salle de l'Académie de chant). C'était un concert de musique de chambre. Un quatuor d'instruments à cordes occupait la scène. Joachim, le célèbre Joachim, tenait le premier violon ; de Ahn, le 2ème violon, Wirth, l'alto, et Hausmann, le violoncelle. Le menu se composait tout simplement de trois quatuors : 1° un quatuor en ré, op. 76, de Haydn ; 2° un quatuor en si bémol, (No 3.) de Mozart, et : 3° un quatuor en fa, (op. 59) de Beethoven.

Trois quatuors entiers de musique classique, c'est à dire avec leurs quatre mouvements, en tout douze pièces, quand, au Canada, ceux qui se mêlent d'en jouer, ont toutes les peines du monde à faire avaler à un auditoire même choisi le mouvement le plus gai d'un seul !

Il faut le dire, notre éducation est bien loin d'être faite de ce côté-là, et le violon du village comme la clarinette et le concertina du faubourg de même que la grosse caisse nous plongent encore trop dans l'enthousiasme.

Cependant si les Canadiens entendaient Beethoven, Haydn et Mozart interprétés par des artistes comme ceux que j'ai entendus, je crois qu'ils trouveraient cela de leur goût et qu'ils oublieraient vite leurs préférences pour le tam-tam ; ce serait pour eux toute une révélation.

Joachim est l'un des premiers violonistes du monde ; d'abord les Allemands en sont convaincus, et les étrangers en conviennent. Il n'a peut-être pas le mécanisme prodigieux de Thompson, le célèbre professeur du conservatoire de Liège, mais quel profond sentiment musical chez lui et quelle interprétation suave ne donnait-il pas à cette musique classique qu'on trouve toujours de plus belle en plus belle, et qui vous offre toujours de nouveaux enchantements.

Le public qui assiste à ces concerts est aussi classique que la musique elle-même. Il applaudit après chaque morceau, mais sans enthousiasme, sans entrainement ; tout le contraire du public parisien. On n'y sent pas la chaleur gauloise dans l'appréciation ; ces applaudissements n'éclatent pas tout à coup, mais se font régulièrement, à point nommé, c'est-à-dire après la dernière mesure du morceau ; encore un peu, on y mettrait de la cadence, s'il y avait un mot de commandement donné.

J'étais ici, à Berlin, lorsque l'empereur de toutes les Russies est venu, et j'ai eu la satisfaction de le voir deux

heures durant, c'est-à-dire tout le temps qu'a duré la revue de l'armée allemande. C'est un bel homme, à l'œil très vif. Mais la population ne lui a pas fait d'ovation ; en deux circonstances seulement, on s'est départi du flegme tudesque pour applaudir sur son passage ; toutefois ces applaudissements et braves étaient plutôt destinés à l'empereur d'Allemagne et à l'armée allemande, et encore les voix n'étaient pas très nombreuses.

Le soir, au grand dîner dont le télégraphe a dû vous parler, le Czar a répondu en français au toast porté en son honneur. Les Allemands ont été simplement furieux de cet incident, mais ça été une tempête dans un verre d'eau : car ici, voyez-vous, si on attend un ordre militaire pour avoir de l'enthousiasme, on en attend aussi pour manifester de la mauvaise humeur ; la discipline est là, à part Bismarck et son puissant talon.

J'ai vu Bismarck, ce grand arbitre politique du monde, ainsi que le général Von Moltke : ils sont encore vigoureux, du moins, ils le paraissent. Mais gare aux événements qui suivront la mort de ces deux personnages. Des trois ambaplastes, comme quelqu'un les nommait, il en est un qui a passé l'arme à gauche, le vieux Guillaume. Le tour de Bismarck et de Von Moltke ne peut tarder. Quel brouhaha en Europe, je ne vous dis que ça ! Ce sera alors pour la France l'occasion de faire une tentative de revanche, si elle y tient encore.

En attendant, je vous dis à revoir, et, bien des choses aux amis.

DR. C. MARQUIS

CHANSON DE FORTUNIO

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer.
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Je fus ce que sa fantaisie
Veut m'ordonner,
Et je puis, s'il lui faut ma vie,
La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée
Nous fait souffrir,
J'en porte l'âme déchirée
Jusqu'à mourir

Mais j'aime trop pour que je di
Qui j'ose aimer.
Et je veux mourir pour ma nite
Sans la nommer.

ALFRED DE MESSET.

Le journalisme français prend une extension considérable au Canada. Québec a sa large part du progrès ; c'est même d'ici qu'origine le mouvement. Nous contemplons d'un bon œil cette recrudescence d'intérêt pour tout ce qui vient de la ville-mère. Le jour n'est pas éloigné où le télégraphe nous fera parvenir en français les nouvelles de France : ce sera le commencement d'une ère importante pour notre nationalité.

Nous fournirons gratis la série déjà parue du roman *Nicolas Perrot* à toute personne qui s'abonnera à la *Revue de Québec*.

Publié et imprimé par TERCORRE & MÉNARD, éditeurs-propriétaires, à leurs ateliers d'imprimerie, 59, rue Saint-Joseph, Saint-Roch, Québec.